

Combray sorti d'une tasse de thé : rationalité et objet de la nostalgie autobiographique spontanée

MYRIAM COTÉ, *Université Laval*

RÉSUMÉ : En dialogue avec Howard (2012) et Sweeney (2020), cet article s'intéresse à la forme autobiographique spontanée de la nostalgie et à deux de ses attributs qui, allant de pair, ne font pas pour autant consensus : son objet intentionnel et sa prétention à la rationalité. Postulant un rapport intime entre l'objet intentionnel de cette nostalgie et le signe qui la déclenche, éléments dissociés par l'auteur et l'autrice à l'étude, je propose une solution supplémentaire au problème de sa rationalité tel que me permettent de le formuler les articles mentionnés ; en tablant sur la conception bergsonienne de la mémoire, je rallie le vécu nostalgique spontané et sa souvenance à la perception qui les déclenche.

1. Introduction

« Il y avait bien des années que, de Combray, tout ce qui n'était pas le théâtre et le drame de mon coucher, n'existait plus pour moi, quand un jour d'hiver, comme je rentrais à la maison, ma mère, voyant que j'avais froid, me proposa de prendre, contre mon habitude, un peu de thé¹ ». La suite de l'épisode est bien connue : Marcel, trempant dans le thé une madeleine, recouvre par le goût de la pâtisserie imbibée un fragment de son enfance. Ému par la clarté avec laquelle lui reviennent les matins passés en compagnie de sa tante Léonie, le narrateur de la *Recherche* rend longuement compte de cette résurgence impromptue et saisissante d'un passé qu'il croyait avoir oublié, « perdu ».

Bien que probablement jamais aussi bien brossé que par Proust lui-même, le phénomène que rapporte le narrateur de

son œuvre colossale n'est pas rare ; on pourrait même conjecturer que c'est parce qu'il campe avec adresse une expérience répandue, remarquablement commune, que l'épisode dit « de la madeleine » s'est avéré le plus célèbre de la *Recherche*. La forme particulière de nostalgie qu'il détaille participe pourtant de ces émotions qui semblent s'épaissir, et même s'alambiquer, moyennant quelque étude attentive. Dans le domaine qui nous intéresse, c'est du fait de son rapport intime à la mémoire qu'elle se complique : la philosophie des émotions ne se hasarde que rarement² à traiter de la souvenance autobiographique, ce qui laisse derrière toute théorisation de la nostalgie comme un creux théorique. Assumant ce nombre restreint d'assises en même temps que la grande latitude qui en procède, j'emprunte abondamment à Scott A. Howard (2012) et Paula Sweeney (2020) pour discuter ici de l'objet intentionnel et de la rationalité de la nostalgie, deux de ses attributs peut-être les plus polémiques. De manière à fournir une définition de travail de l'émotion traitée et à préciser laquelle de ses formes m'est d'intérêt, j'opère trois distinctions à partir des articles susmentionnés. Postulant ensuite un rapport étroit entre l'objet intentionnel de la nostalgie qui m'occupe et son signe déclencheur, éléments que disjoignent l'auteur et l'autrice à l'étude, je table enfin sur la conception bergsonienne de la mémoire pour fournir une solution supplémentaire au problème dûment exposé de la rationalité de ce type de nostalgie que je désigne, pour les besoins de mon argumentaire, par le syntagme de « nostalgie autobiographique spontanée³ ».

2. Trois distinctions et une définition de travail

Force est de reconnaître, d'abord, que c'est malgré leurs dissemblances manifestes que le contenu combiné des articles d'Howard et de Sweeney pourra me permettre de cerner un noyau de caractéristiques nécessaires à l'investissement de la nostalgie concernée. Ainsi, bien que les articles auxquels j'emprunte abordent une forme de nostalgie analogue, ils n'ont toutefois pas la même visée et n'assument pas la même perspective vis-à-vis l'objet de

leur réflexion : pendant qu'Howard tente de démontrer l'insuffisance⁴ de la définition classique de la nostalgie, soumettant en contre-argument aux modèles de comparaison temporelle son étude de la nostalgie proustienne, Sweeney entend débarrasser cette même définition de prémisses qui, selon elle, lèsent toute compréhension véritable⁵ du vécu nostalgique. C'est donc en mettant en lumière trois distinctions dont ces textes, par le biais de leurs arguments dissemblables, font conjointement état, que je pourrai en fin de section fournir une définition de travail de la forme de nostalgie qui m'importe.

2. 1. Dirigée vers un passé commun ou propre

La première distinction qu'il me faut opérer, et peut-être la plus évidente d'entre elles, a trait à l'orientation de la nostalgie ; à sa capacité d'être dirigée intentionnellement vers un passé qu'on pourrait désigner comme « commun » ou « propre ».

De fait, en début d'article, Howard précise que la nostalgie dont il s'apprête à discuter n'est pas du même registre⁶ que l'aspiration à une époque révolue : la nostalgie proustienne, titrée de la sorte de par sa ressemblance au phénomène mnémonique utilisé par Proust dans sa *Recherche*, est éminemment personnelle. Orientée vers la souvenance autobiographique, elle met en jeu la mémoire de l'individu nostalgique en convoquant une expérience qui lui est passée, expérience qui, à l'avenant, est propre à l'individu se souvenant ; ainsi Marcel dont le souvenir le plus célèbre, et dont il fut déjà question plus haut, renvoie aux dimanches où il passait saluer sa tante dans le Combray de son enfance. Explicitement dirigée vers le passé de celui ou celle qui en fait l'expérience, donc, la nostalgie proustienne se distingue pour Howard d'une nostalgie qu'il estime, dans sa thèse⁷ de doctorat, ne pouvoir impliquer le passé qu'en sa valeur historique.

Une distinction similaire peut être faite en regard de la nostalgie qu'informe l'article de Sweeney, à cette différence près que l'enjeu est cette fois central à son propos : avec l'expérience de pensée d'un voyageur temporel, expérience autour de laquelle s'articule toute

la première partie de son texte, Sweeney souhaite démontrer que le vécu nostalgique est nécessairement intime au sujet qui l'éprouve. Ainsi la nostalgie de Carlsson, en ce qu'elle peut être dirigée vers un événement qui, d'un point de vue extérieur et général n'a pas encore eu lieu, certifie pour Sweeney que cette émotion opère au sein d'un temps intérieur et personnel. Nostalgique en 2020 de l'été 2030, Carlsson peut l'être parce qu'il a *déjà* fait l'expérience de cet été à l'occasion de multiples visites spatio-temporelles, des visites qui, de son point de vue situé, précèdent l'année 2020, point zéro de la nostalgie que lui prête Sweeney. À l'avenant, et bien que temps personnel et temps général se conforment effectivement l'un à l'autre attendu que la manipulation de l'espace-temps n'est encore qu'un lieu commun de la science-fiction, l'exemple de Carlsson nous enseigne que le premier temps n'est pas à subsumer⁸ sous le deuxième ; que si la nostalgie est effectivement dirigée vers le passé, c'est en fait vers un passé propre à celui ou à celle qui en fait l'expérience.

La nostalgie qui intéresse Sweeney (et qui a intéressé Howard avant elle) implique donc un passé propre, au sens d'individuel, de personnel : elle est liée à *mes* souvenirs, à *mon* expérience du temps. C'est en ce sens qu'elle peut être dite autobiographique : son objet, qu'il me reste encore à définir, est manifestement intime à la personne qui l'éprouve.

2. 2. Souvenance motivée ou déclenchée

La deuxième distinction pouvant être dérivée des articles étudiés concerne la façon qu'a la nostalgie d'advenir ; concerne la possibilité qu'elle soit motivée ou déclenchée.

Cruciale pour Howard, cette distinction est en fait intrinsèque à son argument principal : contre l'idée que la nostalgie impliquerait de comparer le présent au passé, l'auteur entend prouver qu'au moins une forme de nostalgie, à savoir la nostalgie proustienne, ne peut supporter le genre de raisonnement⁹ qu'une telle comparaison requiert. Sans motif, fugace et involontaire, la nostalgie proustienne permet à Howard de dénoncer une carence importante

des conceptions courantes du vécu nostalgique : elles n'arrivent qu'à rendre compte des formes de nostalgie qui répondent à une intention de l'agent. Attirant l'attention de son lectorat sur la dissemblance entre un motif¹⁰ et ce que je traduis, faute d'un équivalent exact au terme original, par « signe » (*cue*), Howard souligne que la nostalgie proustienne n'est pas motivée mais plutôt déclenchée par un signe spécifique. Si elle advient, c'est de manière spontanée : comme la nostalgie de Marcel qui résulte du goût de la madeleine, la nostalgie proustienne *procède* du signe qui la déclenche mais ne le *précède* pas, ne s'arrimant dès lors à aucune réflexion¹¹ préalable de l'agent que cette nostalgie concerne.

Moins critique pour le propos de Sweeney, cette distinction entre motivation et déclenchement du vécu nostalgique y est tout de même perceptible. De fait, l'autrice identifie deux routes¹² vers la nostalgie : pendant que la première d'entre elles, titrée « *sentient* », est motivée et contrôlable, la deuxième, désignée « *sensory* », est plutôt contingente et même cavalière en ce qu'elle échappe au contrôle de l'agent et n'advient que par le moyen de data sensorielles. Si Sweeney paraît faire emprunter à deux reprises la seconde route à son voyageur¹³ temporel, elle insiste pourtant sur l'importance de reconnaître¹⁴ la première et de s'intéresser au pouvoir d'action et de changement qu'elle engage vis-à-vis l'objet¹⁵ qui lui est intentionnel.

Ainsi, s'il semble qu'en certaines occurrences la nostalgie puisse être motivée et consciemment dirigée, celle qui m'intéresse – et qui paraît intéresser Howard et Sweeney, advient spontanément et au contact d'un signe : elle est déclenchée plutôt que motivée.

2.3. *Objet intentionnel ou signe*

La troisième et dernière distinction à soulever après lecture des articles d'Howard et de Sweeney se rattache aux deux premières et les met en présence. Importante pour la suite de l'argument, elle s'opère entre l'objet intentionnel de la nostalgie et le signe qui la déclenche.

De fait, les deux distinctions précédemment exposées m'ont permis de postuler qu'autobiographique, orientée vers un passé

propre, la nostalgie dont discutent Howard et Sweeney est également spontanée et déclenchée par un signe. Cette nostalgie, que je qualifierai dorénavant d'«autobiographique spontanée», semble donc avoir ceci de paradoxal qu'elle est provoquée par le contact de l'agent avec un objet de son environnement, ce que j'appelle le signe, mais que l'objet qui la déclenche *ne lui est pas intentionnel*. Ainsi, et bien qu'il reste à définir avec exactitude quel objet¹⁶ est effectivement dans un rapport d'intention avec la nostalgie qui m'intéresse, il a toutefois été établi que c'est vers le passé de l'agent, ou du moins vers la souvenance de ce passé, que celle-ci devrait être orientée.

Ma nostalgie concernerait donc mon passé en advenant du fait de mon contact avec un signe dans mon présent – une double orientation qui n'est pas commune aux émotions traitées dans le domaine au sein duquel s'inscrit cet article, et où généralement c'est par son objet particulier¹⁷ qu'une émotion vient à être suscitée. Dirigée vers ma vie intime et autobiographique, ma nostalgie spontanée, pour advenir, aurait donc besoin d'un rapport au monde extérieur – ce qu'acceptent promptement Howard et Sweeney, et sans faire remarquer l'originalité de la chose à leur lectorat.

2. 4. Définition de travail

Ces trois distinctions opérées, quelques remarques feront office de définition de travail à cette nostalgie que j'ai choisi de qualifier «autobiographique spontanée».

Occurrente comme peut notamment l'être la colère, cette forme de nostalgie implique une mémoire¹⁸ épisodique. Elle est déclenchée par la perception sensorielle d'un signe avec lequel l'agent entre en contact ; dans l'exemple proustien paradigmatique, c'est ainsi le goût de la madeleine trempée dans le thé qui permet de déclencher le souvenir qu'a Marcel de son Combray natal. L'objet intentionnel de la nostalgie autobiographique spontanée est intime à l'agent qui en fait l'expérience et semble avoir trait à la souvenance autobiographique ; il implique le passé de la personne nostalgique. Qui plus est, la valence de la nostalgie paraît positive,

quoique potentiellement douce-amère¹⁹ : agréable parce que rappelant à l'agent un instant qui n'est plus, elle peut également révéler le passage du temps, le caractère bref et éphémère de l'existence.

Restées générales, ces remarques ne semblent pas poser problème pour l'argumentation d'Howard et de Sweeney. Là où le bât blesse, c'est plutôt en cette constatation apparemment anodine que la nostalgie autobiographique spontanée semble être désirante et, de fait, motiver à l'action : tout à coup nostalgique, je peux avoir envie d'appeler de vieilles connaissances, de visiter les lieux de mon enfance. Dans ce dernier point prend en fait racine peut-être l'équivoque la plus importante quant à la nostalgie qui m'intéresse : pour que la nostalgie autobiographique spontanée puisse être considérée rationnelle, elle devra avoir pour objet un événement digne de désir²⁰ (ce qu'Howard examine) et pouvoir engendrer raisonnablement l'action (ce dont discute Sweeney).

3. Objet de la nostalgie autobiographique spontanée

Cette équivoque quant à l'objet intentionnel de la nostalgie vaut la peine d'être dépliée. En effet, bien que nos deux articles semblent s'accorder sur la *direction* de la nostalgie autobiographique (elle serait orientée, comme on vient de le voir, vers la vie intime passée dont j'ai souvenance), l'objet qu'Howard et Sweeney vont lui désigner comme intentionnel n'est pas du tout le même. Partant de l'idée que mon vécu nostalgique aurait pour objet formel²¹ un événement de mon passé, Howard et Sweeney se ravisent en cours d'argument : il leur apparaît patent que la rationalité de la nostalgie, qu'on pourrait avancer cognitive ou stratégique²² selon l'angle choisi par l'auteur ou l'autrice, serait mise en péril en soutenant un tel raisonnement.

3. 1. Howard et la rationalité cognitive

Ainsi, suivant Howard, la nostalgie proustienne devra avoir pour objet une version altérée par ma mémoire d'un événement passé pour être considérée rationnelle ; elle devra concerner une « fiction »

de l'évènement dont je suis nostalgique. Ce caractère fictionnel du souvenir est capital à l'argument : en dédoublant l'évènement sur lequel il porte, il me permet d'être nostalgique de toute une gamme de moments variés, agréables *ou non*, sans pour autant menacer la rationalité cognitive de ma nostalgie.

Menacée, cette rationalité l'est à l'aune du désir qu'implique la nostalgie en regard de l'objet de son intention. De fait, par le désir qui lui est constitutif, ma nostalgie devrait tendre à des choses légitimement désirables : je devrais pouvoir être nostalgique d'une soirée agréable d'adolescence, par exemple, ce qui m'emmènerait à vouloir m'en souvenir plus en détail, voire à souhaiter la revivre, mais il semblerait irrationnel que j'éprouve de la nostalgie vis-à-vis un matin particulièrement difficile d'une relation que je sais avoir été abusive. En retournant à Proust, toutefois, Howard démontre qu'en certaines de ses occurrences la nostalgie dont il traite a effectivement pour objet un évènement²³ expérimenté négativement – d'où la pertinence d'émettre que l'évènement dont je suis nostalgique m'est en fait fictif. Sous ce postulat de fiction, c'est effectivement la rationalité cognitive de la nostalgie qui est préservée, c'est-à-dire sa capacité à « représenter le monde tel qu'il est et à se rapporter à d'autres procédés évaluatifs sensibles aux preuves²⁴ » : en ce qu'elle ne concerne plus le monde, mais bien la fiction²⁵ que je m'en fais, l'émotion arriverait à échapper aux critères rationnels usuels. Howard soulève d'ailleurs que le même raisonnement s'applique en regard de l'émerveillement ressenti devant le tableau détaillé d'un massacre²⁶ : puisque mon émerveillement procède d'une œuvre d'art *représentant* un massacre, et non d'un massacre réel, rien ne saurait être conclut sur mon rapport à la violence.

Pour que l'argument fonctionne, il est toutefois crucial que l'agent soit conscient-e du caractère fictif du souvenir qu'il ou elle se remémore (et du tableau qu'il ou elle regarde, si on souhaite poursuivre l'analogie) ; sans quoi la rationalité cognitive de la nostalgie tomberait²⁷ encore, cette fois par le procédé même qui devait assurer sa sauvegarde.

3. 2. Sweeney et la rationalité stratégique

Pour Sweeney, la menace à la rationalité de la nostalgie autobiographique spontanée arrive d'un autre front. Ainsi, attendu que l'agent soit effectivement nostalgique d'un événement passé, le désir qui accompagnerait sa nostalgie consisterait, croit l'autrice, à revivre cet événement *tel qu'il s'est déroulé*. Or, et c'est ici un point crucial, une telle entreprise est métaphysiquement et logiquement²⁸ irréalisable : pour revivre le Noël de mes sept ans tel que je l'ai vécu, je devrais être positionnée exactement de la même manière dans l'espace et dans le temps, ce qui (supposant avec l'expérience de pensée de Sweeney que le voyage temporel est possible) ne saurait en aucun cas satisfaire mon désir actuel puisque je ne pourrais alors distinguer²⁹ ce deuxième moment de l'original. Déjà impossible d'un point de vue pratique (au moment d'écrire cet article le voyage temporel était encore utopique), ce que vise la nostalgie est donc métaphysiquement vain avant même d'avoir été entrepris. La nostalgie autobiographique spontanée ne peut dès lors me diriger rationnellement à l'action, se révélant stratégiquement³⁰ irrationnelle puisque porteuse d'un désir qui ne saurait jamais, et d'aucune façon, être satisfait.

Pour protéger la nostalgie qui l'intéresse de cette irrationalité apparente, Sweeney propose un glissement judicieux : elle fait d'une *émotion* passée, et non d'un événement passé, l'objet intentionnel de la nostalgie. Puisqu'il paraît théoriquement possible, ou à tout le moins puisqu'il est plus facilement³¹ concevable, de revivre une émotion dont j'ai précédemment fait l'expérience que de revivre un moment précis de ma vie, la nostalgie autobiographique spontanée échapperait selon l'autrice à l'irrationalité stratégique.

À la fois Howard et Sweeney, donc, se voient contraint·e·s de revoir l'objet de la nostalgie autobiographique spontanée pour la préserver de l'irrationalité. Chez Howard, l'événement dont j'ai souvenance se dédouble en représentation fictive ; chez Sweeney, c'est l'émotion éprouvée lors de cet événement qui s'en détache. Chacun·e à leur manière, l'auteur et l'autrice tentent de sauver les meubles rationnels de l'émotion qui les intéresse ; que dire

des solutions ici proposées, et pourrait-on concevoir une autre façon de prémunir la nostalgie contre son irrationalité ?

4. *Solution alternative*

Force est de reconnaître, d'abord, que la solution que propose Sweeney au problème de la rationalité de la nostalgie me paraît garantir celle-ci de manière plus convaincante que n'arrive à le faire la solution d'Howard – et, surtout, de façon moins périlleuse.

De fait, pour que la rationalité du vécu nostalgique persiste suivant l'argument de l'auteur, il faudrait qu'on puisse être toujours conscient·e·s du caractère fictif du moment dont nous sommes nostalgiques ; une condition qui me semble difficile à remplir. Ainsi, et pour reprendre l'exemple soulevé plus tôt, il me semble très possible qu'une personne nostalgique d'une relation passée puisse « rater » le caractère abusif de cette relation dans sa souvenance³² ; elle croirait alors qu'elle est *réellement* nostalgique d'un moment de cette relation, alors que l'objet de son émotion n'est en fait qu'une version fictive, en quelque sorte romancée, de ce moment. Astucieuse, la solution d'Howard l'est certainement ; mais elle me paraît compliquer la nostalgie autobiographique spontanée, émotion déjà suffisamment difficile à conceptualiser, lui ajoutant en outre une couche supplémentaire de raisonnement alors que, suivant la démonstration du même auteur, elle ne devait pas être en mesure de supporter l'évaluation ou la comparaison.

Partant, donc, la solution que propose Sweeney me semble mieux assise que celle d'Howard et ce, même s'il semble possible de lui reprocher de ne pouvoir rendre compte de la nostalgie « pour le mauvais » dont discute Howard. Réorientant le vécu nostalgique vers l'émotion associée à l'évènement remémoré, Sweeney garantirait la rationalité stratégique de la nostalgie en mettant en péril sa rationalité cognitive³³ ; l'enjeu dépasse mon propos, mais pourrait certainement être développé ailleurs. Le point à soulever pour le reste de l'argument consiste plutôt en ceci que les deux thèses me paraissent manquer le lien étroit, voire la porosité que je crois exister entre l'objet intentionnel de la nostalgie et le signe qui la déclenche.

4.1. Porosité entre l'objet et le signe

Ainsi, retournant à Proust et à sa madeleine, on constate que le narrateur de la *Recherche* est très lucide³⁴ quant au rapport entre la réminiscence des dimanches de son enfance et la madeleine qu'il trempe dans le thé – d'où ses tentatives répétées de faire « remonter » le souvenir en mordant de plus belle dans ladite madeleine. Marcel reconnaît clairement que sa souvenance procède de la pâtisserie qu'il goûte, proposant même à son lectorat, à la toute fin du chapitre, cette image éloquente du village de son enfance *émergeant* du breuvage : « Combray et ses environs, tout cela qui prend forme et solidité, est sorti, ville est jardins, de ma tasse de thé³⁵ ».

La remarque me paraît trouver répondant à même l'expérience commune : je sais que c'est cette odeur, ce goût ou ce son qui me ramène à un temps d'avant, que c'est *par l'intermédiaire* de cette odeur, ce goût ou ce son que j'y suis ramenée. Cette conscience manifeste d'un rapport entre les objets avec lesquels je suis en contact dans le présent et le passé qu'ils rappellent spontanément pourrait d'ailleurs rendre compte de la disposition, dans l'espace que je fais mien, de certains objets plutôt que d'autres³⁶ : billets de cinéma accrochés sur le babillard, coquillages sur le dessus de la bibliothèque, souvenirs multiples disposés ici et là au fil des ans parce que je *sais* qu'ils peuvent me ramener spontanément à un temps d'avant.

Cette affiliation de l'objet intentionnel et du signe déclencheur de la nostalgie autobiographique spontanée me semble mériter une attention plus sérieuse que celle qui lui a été accordée par l'auteur et l'autrice à l'étude, attention qui pourrait bien se révéler cruciale à une compréhension exhaustive de l'émotion concernée. Conjuguée à une théorisation de la mémoire comme celle de Bergson, il semble également qu'elle pourrait garantir autrement la prétention de la nostalgie à la rationalité en permettant en même temps d'échapper au dédoublement ou à la scission de son objet intentionnel qu'accusent Howard et Sweeney. C'est, du moins, ce que je souhaite faire valoir dans la dernière section de cet article.

4. 2. Bergson et la mémoire

L'appareillage de Bergson à Proust, s'il peut se révéler occasionnellement polémique³⁷, n'est pas sans antécédent : en plus d'avoir été contemporains l'un de l'autre, tous deux octroient une place conséquente, voire primordiale, à la mémoire et au souvenir au sein de leurs œuvres. De fait, et bien que Bergson n'adresse pas directement la nostalgie lorsqu'il conceptualise la souvenance, c'est la manière dont il articule l'insertion de la mémoire et du passé dans l'existence par l'intermédiaire de la perception³⁸ sensorielle et du vécu corporel qui m'est ici d'intérêt.

Ainsi, proposant dans *Matière et mémoire* de concevoir la mémoire comme un cône inversé à la base duquel se conserverait le passé pur, Bergson explique que pour la souvenance ce passé doit « descendre » jusque dans la perception³⁹ et dans l'action. Descendre, donc, et ce faisant se contracter jusqu'à la pointe du cône où il s'enchâsse « si bien dans la perception présente qu'on ne saurait dire où la perception finit, où le souvenir commence⁴⁰ ». Le philosophe utilise en outre les termes d'« actuel » et de « virtuel » pour parler du passé⁴¹ et de sa relation au présent : pour lui, dans la souvenance, mon souvenir passe d'un état virtuel à un état actuel, l'un n'étant pas moins réel que l'autre. Ce qui est virtuel existerait toujours, resté comme en suspens dans la mémoire, mais ne s'actualiserait et ne se matérialiserait que dans la vie perceptive, comme appelé par elle : impuissant, le souvenir « emprunte sa vie et sa force à la sensation présente où il se matérialise⁴² », il imite en quelque sorte la perception pour pouvoir être un objet de considération de l'agent. Évidemment, si cet appel du présent vers le passé est possible, c'est pour Bergson parce que la perception déborde toujours le simple rapport⁴³ de l'agent à son environnement, son insertion dans le monde à un temps donné : toujours épaisse, voire prégnante, la perception bergsonienne traîne pour ainsi dire derrière elle, avec elle, l'histoire et la temporalité de l'agent qu'elle concerne.

4. 3. Intégrer le signe à la nostalgie autobiographique spontanée

Sans adhérer, évidemment, à tout ce que théorise Bergson, j'aimerais m'inspirer très librement de son argument pour proposer qu'appelée par une perception donnée, ma souvenance d'un événement précis ne dépend pas tant du contexte (resté derrière, *virtuel*) qui était le sien au moment où il a été vécu que de cette perception qui le ravive dans mon présent (pour parler avec Bergson, qui l'actualise). Il faut comprendre que l'évènement, alors, resterait le même, ne se « fictionnaliserait » pas ; seulement, contracté jusqu'à la surface de ma mémoire par l'intermédiaire de ce signe, pour parler avec Proust « sorti » de l'objet matériel, cet événement s'actualiserait en accord avec ma perception plutôt qu'en accord avec son réseau conceptuel originaire. Ma nostalgie ne porterait donc pas sur une représentation fictive d'un événement de mon passé (comme l'estime Howard), ni sur une émotion que j'aurais dissociée de cet événement passé (tel que le défend Sweeney), mais bien sur ma perception *actuelle* de cet événement passé, perception actualisée par le signe.

Une intégration du signe à la nostalgie comme celle que je propose aurait le mérite d'expliquer l'impression que la nostalgie, lorsqu'elle advient, me submerge⁴⁴ ou me recouvre. Dans le vécu phénoménal de la nostalgie autobiographique, j'ai l'impression « d'y être » ; aussi la personne nostalgique émet-elle parfois cette idée de pouvoir sentir, goûter ou entendre au contact du signe un épisode révolu de sa vie ; de percevoir soudain son passé d'une manière presque réelle, tangible. En réintégrant le temps et l'espace présent dans la souvenance nostalgique via l'intermédiaire du signe, ces impressions semblent prendre sens – ou, à tout le moins, pouvoir être assises de manière un peu plus convaincante dans le réel.

L'argument pourrait également rendre compte d'une certaine sédimentation de la mémoire dans les signes, rendre compte du fait que certains objets ou certains lieux peuvent en venir, à force d'être revisités par la souvenance, à *incarner* pour l'agent son passé plus qu'à simplement lui rappeler ou l'aider à le mettre en contexte. Ainsi les villes de l'enfance, qui à force d'être remémorées finissent

mythologisées, qui ramènent sans opération mentale subséquente à une innocence et à une jeunesse saisies par le sujet nostalgique comme parties intégrantes de la maison qu'il ou elle considère, parties intégrantes de telle rue, tel quartier : le Combray de Proust, évidemment, mais également le Lowell de Kerouac, l'Asheville de Wolfe.

Un glissement comme celui-ci saurait enfin, et c'est sûrement le point le plus important à soulever, protéger la rationalité de la nostalgie dans un mouvement qui rappelle sans doute celui d'Howard mais qui ne devrait pas s'avérer aussi risqué. De fait, en ce que mon souvenir d'un événement s'actualise dans ma perception, le désir que j'ai à son égard pourrait *ne pas* procéder de la valeur qu'avait cet événement lorsque je l'ai vécu : arraché à son contexte pour l'intégrer à ma perception présente, le souvenir se réorganise en quelque sorte, il perd de sa valeur originale par la souvenance. Perçu, l'évènement échappe aux critères usuels de la rationalité comme le faisait l'évènement fictif d'Howard, mais je n'ai pas besoin de le raisonner perception (comme il fallait avec Howard le raisonner fiction) pour m'en réjouir et porter vers lui un désir : actualisé, si le souvenir rend heureux *se*⁴⁵ ce pourrait bien être simplement, et justement, parce qu'il est *perçu* ; parce que par lui, et peu importe son contexte premier, le temps me paraît retrouvé.

5. Conclusion

Sans prétendre ni même souhaiter clore cette discussion encore naissante au sein de la philosophie des émotions, il s'agissait ici de la faire valoir et, accessoirement, de m'y inscrire : loin de n'être qu'un astucieux dispositif littéraire, la nostalgie autobiographique spontanée est une émotion fascinante qui mérite d'être davantage étudiée. Son rapport à la mémoire est complexe et, comme j'ai voulu le démontrer, suscite plus d'une équivoque quant à la rationalité de ses occurrences. L'objet intentionnel de cette forme de nostalgie, que j'ai postulé *contra* Howard et Sweeney intime et comme poreux au signe qui la déclenche, soulève également nombre de questionnements que j'estime dignes d'une considération conséquente.

En outre, et bien que je n'aie pas abordé ici, ou alors très peu, la valeur motivationnelle de la nostalgie, il me semble pertinent et même urgent qu'on s'y attarde. En politique comme ailleurs, les appels à un temps plus simple se font de plus en plus récurrents, et la nostalgie participe certainement de ces regards émus et désireux vers le passé ; des regards plus souvent qu'autrement source d'inquiétude pour ceux et celles que ce temps « plus simple » ne favorisait aucunement.

-
1. Marcel Proust, *À la recherche du temps perdu*, Paris, Gallimard, coll. «Quarto», 1999, p. 44.
 2. «The philosophy of emotions has so far neglected emotions directed at autobiographical memories». Scott A. Howard, «Nostalgia» dans *Analysis*, vol. 72, n° 4 (2012), p. 649. Cf. également Dorothea Debus, «Being emotional about the past : on the nature and role of past-directed emotions» dans *Nous*, vol. 41 (2007), p. 759 : «Recently, there has been renewed philosophical interest in the emotions. Indeed, an extensive literature on the emotions has emerged during the last few years. Autobiographically-past-directed emotions, however, have so far been all but ignored».
 3. Il devrait devenir manifeste plus loin que la forme de nostalgie à laquelle je réfère par ces termes n'est pas sans rappeler celle qu'Howard titre «Proustian nostalgia», la nostalgie proustienne. Si ma compréhension d'Howard est juste, la différence n'est en fait que sémantique : l'auteur sentant lui-même le besoin de préciser que l'objet de son étude ne se limite pas au champ littéraire, j'ai préféré octroyer à la nostalgie discutée une appellation qui l'insérait clairement, et d'emblée, dans la réalité. Cf. Scott A. Howard, «Nostalgia», *op. cit.*, p. 644 : «To be clear, what I am calling 'Proustian' nostalgia is not intended as a literary or historical reading of *À la Recherche du Temps Perdu*».
 4. «In this article, I argue against two dominant accounts of the nature of nostalgia [...]. Neither does justice to the full range of recognizably nostalgic experiences to us», *Ibid.*, p. 641.
 5. «leads us to be blinded to the true nature of nostalgic feeling in a range of significant ways». Paula Sweeney, «Nostalgia reconsidered» dans *Ratio*, vol. 33, n° 3 (2020), p. 184.

6. «I will ignore the sense in which the longing to experience bygone eras is sometimes referred to as nostalgia». Scott A. Howard, «Nostalgia», *loc. cit.*, p. 641.
7. Il peut être intéressant de noter qu'Howard associe au sein de cette thèse nostalgie personnelle et mémoire épisodique alors que nostalgie historique et mémoire sémantique s'amalgament. L'appareillage n'est pas assumé aussi explicitement dans l'article à l'étude. Cf. Scott A. Howard, «The Normativity of Nonstandard Emotions: An Essay on Poignancy and Sentimentality», Thèse de doctorat en philosophie, Université de Toronto (2011), f. 36.
8. Paula Sweeney, «Nostalgia reconsidered», *loc. cit.*, p. 185.
9. «But building assessment, comparison, ranking and rejection into the experience sits awkwardly with Proustian nostalgia's absence of intention». Scott A. Howard, «Nostalgia», *loc. cit.*, p. 646.
10. «Importantly, motivations are not the same as cues.» *Ibid.*, p. 645.
11. Ce dernier point mériterait sans doute d'être mieux examiné, Howard semblant omettre qu'à même l'épisode de la madeleine, et tout juste après avoir goûté la pâtisserie trempée dans le thé, le narrateur doit «chercher» son souvenir, en quelque sorte le faire «remonter» par une opération de l'esprit. Faut-il comprendre que, sans être nécessairement provoquée par elle, la nostalgie proustienne pourrait quand même supporter la réflexion consciente, voire y réagir ? Cf. Marcel Proust, *À la recherche du temps perdu*, *op. cit.*, p. 46. Je remercie Marion Lecompte d'avoir porté ce point à mon attention.
12. Paula Sweeney, «Nostalgia reconsidered», *loc. cit.*, p. 188.
13. Nostalgique de l'été 2030 après avoir été en contact avec une odeur d'amandes grillées, Carlsson est ensuite nostalgique de son Noël 1980 parce que confronté à un mélange de données sensorielles lui rappelant les hivers de son enfance. Cf. *Ibid.*, p. 185 et 187.
14. Sweeney souligne en outre que cette première forme de nostalgie, en ce qu'elle peut être stimulée volontairement, est régulièrement exploitée par le discours politique. Mon propos ne s'attarde évidemment pas à cet enjeu, mais la remarque pourrait sans doute intéresser une réflexion sur l'élection américaine de 2016 et sur le slogan républicain qui sommait de «rendre l'Amérique à nouveau formidable». Cf. *Ibid.*, p. 188.
15. Je précise que l'objet de la première nostalgie («sentient») paraît pour l'autrice pouvoir être commun à plusieurs agents (elle fournit l'exemple des poupées Cabbage Patch Kids, qui rappellent leur jeunesse à ceux et celles qui en considèrent l'achat) pendant que celui de la deuxième

- («*sensory*») est beaucoup plus particulier (déclenchée par l'odeur d'une fleur, une souvenance liée à la maison de ma grand-mère). L'association m'est conséquente, bien que Sweeney ne la discute pas : la nostalgie spontanée semble mieux se prêter à la souvenance intime. Jones et Martin soulèvent une idée semblable : «*involuntary memories are considerably more likely than voluntary ones to refer to specific episodes rather than to summarized events*». Cf. Gregory V. Jones et Maryanne Martin, «Primacy of memory linkage in choice among valued objects» dans *Memory and Cognition* vol. 34, n° 8 (2006), p. 1588.
16. Au sens que Scarantino et de Sousa prêtent à ce terme, qu'ils divisent en objets formel et particulier. Cf. Ronald de Sousa et Andrea Scarantino, «Emotion», dans *Stanford Encyclopedia of Philosophy* (éd. E. N. Zalta), [<https://plato.stanford.edu/archives/win2018/entries/emotion>], p. 11.
 17. Tel que l'entendent, une fois de plus, de Sousa et Scarantino. Ainsi, prenant pour exemple ma peur d'un ours surgissant devant moi dans la forêt, l'objet particulier de ma peur est l'ours - et c'est également le surgissement de cet ours qui provoque ma peur. Cf. *Ibid.*, p. 6. L'association n'est pas non plus étrangère à Brady ; énumérant les constituantes des émotions, il postule que l'évaluation impliquée par le vécu émotif opère en regard de l'objet ou de l'évènement perçu : «emotions have certain components or elements. These are (i) a perception (or memory, or thought) of some object or event; (ii) an evaluation of that object or event;». Cf. Michael S. Brady, *Emotion. The basics*, New York, Routledge, 2018, p. 38 (je souligne).
 18. Pour un exposé détaillé de la mémoire épisodique et de sa phénoménologie, cf. Jérôme Dokic «Feeling the Past: A Two-Tiered Account of Episodic Memory» dans *Review of Philosophy and Psychology*, vol. 5, n° 3 (2014), p. 413-426.
 19. «profound happiness, even when it is bittersweet». Scott A. Howard, «Nostalgia», *loc. cit.*, p. 644.
 20. «What is targeted in episodes of nostalgia are memory representations of an unrecoverable past, seen, at least in the moment, as meriting desire», *Ibid.*, p. 647.
 21. Là où, suivant de Sousa et Scarantino, l'objet particulier de la nostalgie devrait être un moment précis du passé d'un agent : un dimanche matin à Combray où Marcel passe saluer sa tante Léonie, par exemple. Cf. Ronald de Sousa et Andrea Scarantino, «Emotion», *loc. cit.*, p. 11.

22. J'emprunte encore à de Sousa et Scarantino pour cette distinction entre deux types de rationalité, distinction que j'explicité plus loin. Cf. *Ibid.*, p. 48 et suivantes.
23. «This is Proustian nostalgia's ability to be directed at a past which was experienced as negative at the time» Scott A. Howard, «Nostalgia», *loc. cit.*, p. 646.
24. «consisting of their ability to represent the world as it is and properly relate to other evidence-sensitive evaluative processes». Ronald de Sousa et Andrea Scarantino, «Emotion», *loc. cit.*, p. 48.
25. L'analogie qu'opère Howard est éloquent : dans la nostalgie proustienne, mon émotion serait dirigée vers les composantes fictives de mon souvenir, composantes qu'on peut concevoir comme les traits d'un dessin sur le verre d'une fenêtre. De la même manière que je sais le dessin avoir été appliqué à la fenêtre, et que je ne le confonds pas avec la scène que j'aperçois derrière cette fenêtre, je connais mon souvenir dans son caractère fictif. Cf. Scott A. Howard, «Nostalgia», *loc. cit.*, p. 648.
26. *Ibid.*, p. 648-649.
27. J'aurai l'occasion de revenir sur ce point en section quatre du présent article.
28. «We are in danger of concluding that nostalgia is an irrational, paradoxical emotion – a longing for something that is not only metaphysically out of reach but logically out of reach», Paula Sweeney, «Nostalgia reconsidered», *loc. cit.*, p. 187.
29. «a re-experiencing of the original event in exactly its original form would be undistinguishable from the event itself with the inevitable outcome that we are left only with the original event», *Ibid.*, p. 186.
30. Considérant que la rationalité stratégique consiste en «l'habileté des émotions de mener à des actions qui promulguent les intérêts de l'agent et se rapportent convenablement à d'autres procédés influençant l'action (traduction libre)». Ronald de Sousa et Andrea Scarantino, «Emotion», *loc. cit.*, p. 48.
31. «the emotional responses experienced in one's past are not as obviously irretrievable as the events of one's past are» Paula Sweeney, «Nostalgia reconsidered», *loc. cit.*, p. 187.
32. Ce phénomène n'est pas sans rappeler celui de la duperie de soi, où l'agent adopte une croyance malgré l'évidence qui la contrarie. En soutenant que l'agent nostalgique est nécessairement conscient-e du caractère fictif de sa souvenance, Howard semble à même de

- supporter l'impossibilité de se duper soi-même. Je remercie la professeure Catherine Rioux d'avoir porté ce point à mon attention.
33. Il faudrait se demander si, détachée du contexte qui était le sien, une émotion négative pourrait réellement être objet de nostalgie de la part de l'agent. L'enjeu me semble propice à la discussion.
34. «D'où avait pu me venir cette puissante joie? Je sentais qu'elle était liée au goût du thé et du gâteau». Marcel Proust, *À la recherche du temps perdu*, *op. cit.*, p. 45.
35. *Ibid.*, p. 47.
36. C'est l'hypothèse de travail de Jones et Martin, dont l'étude a été citée plus haut : «Despite the superficial paradox inherent in the idea of voluntary influence upon involuntary memories, the possibility to be explored here is that humans do indeed manipulate their environments in order to achieve some such control; that is, people may avoid relying only on voluntary memories by ensuring the inclusion in their surroundings of physical objects which can instigate involuntary memories». Gregory V. Jones et Maryanne Martin, «Primacy of memory linkage in choice among valued objects», *loc. cit.*, p. 1588.
37. Si les conceptions de la mémoire dont font état Bergson et Proust semblent à plusieurs égards se répondre et bien s'amalgamer, une étude approfondie de leurs articulations révèle toutefois que, là où Bergson propose une dualité mnémonique, Proust assimile les constituants de la souvenance dans un mouvement unitaire. Pour une discussion des divergences entre l'une et l'autre conceptions, cf. David Gross, «Bergson, Proust, and the Revaluation of Memory» dans *International Philosophical Quarterly*, vol. 25 n° 4 (1985), p. 376 et suivantes. Je remercie encore Marion Lecomte d'avoir porté à mon attention cette nuance argumentative.
38. Puisqu'avec Bergson, «nous pouvons parler du corps comme d'une limite mouvante entre l'avenir et le passé, comme d'une pointe mobile que notre passé pousserait incessamment dans notre avenir». Henri Bergson, *Matière et mémoire. Essai sur la relation du corps à l'esprit*, dans *Œuvres. Édition du centenaire*, Paris, Presses Universitaires de France, 1959, p. 224.
39. «Il faut en effet, pour qu'un souvenir reparaisse à la conscience, qu'il descende des hauteurs de la mémoire pure jusqu'au point précis où s'accomplit l'action. En d'autres termes, c'est du présent que part l'appel auquel le souvenir répond». *Ibid.*, p. 293.
40. *Ibid.*, p. 251.

41. «Mais notre souvenir reste encore à l'état virtuel [...] de virtuel il passe à l'état actuel; et à mesure que ses contours se dessinent et que sa surface se colore, il tend à imiter la perception.». *Ibid.*, p. 277.
42. *Ibid.*, p. 272.
43. «La perception n'est jamais un simple contact de l'esprit avec l'objet présent; elle est tout imprégnée des souvenirs-images qui la complètent en l'interprétant.». *Ibid.*, p. 276.
44. Il faudrait rappeler, comme le fait d'ailleurs Sweeney, qu'à même son étymologie la nostalgie renvoie au concept de terre natale. J'ajouterais que l'utilisation contemporaine du terme s'entame avec Johannes Hofer, qui au dix-septième siècle souhaitait rendre compte de la mélancolie singulière qu'éprouvaient certains soldats éloignés de leur patrie. Ancré dans le sens du mot «nostalgie», donc, on retrouve cette idée d'un monde matériel, d'un espace habité. Cf. Jeff Malpas, «Philosophy's Nostalgia» dans *Heidegger's and the Thinking of Place. Explorations in the Topology of Being*, Cambridge (MA), MIT Press, 2012, p. 161 et 313.
45. L'idée est développée par Bernsten : «This happiness or joy does not in any transparent way derive from the remembered scene itself. It seems to be an extra emotional quality associated with the retrieval of the memory rather than a part of the remembered event per se». Dorthe Berntsen, «Involuntary Autobiographical Memories: Speculations, Findings, and an Attempt to Integrate Them» dans *Involuntary memory* (éd. J. H. Mace), Oxford, Blackwell (New Perspectives in Cognitive Psychology), 2007, p. 27.